

LA DERNIERE PAGE!

Medice, cura te ipsum

Parmi les hôtes indésirables qui hantent d'habitude les bureaux de l'«*Etudiant*», savoir, les mesquineries, les ennuis, les tracasseries, les rals, les incendies, il en est de plus dangereux, mais non de plus abrutissants que le monsieur qui s'amène, avec grande importance et petit mérite comme l'âne chargé de reliques, un manuscrit à la main, qu'il croit être le diable et qui, entre nous, ne vaut pas le mot de Cambroune. Mettre le manuscrit au panier et l'auteur à la porte, c'est acquiescer à l'«*Etudiant*», qui en a assez, un ennemi de plus; chercher un dérivatif, il y en a mille en somme, par exemple, dire: «*Le journal est au complet cette semaine, l'auteur, qui n'est pas pressé, attendra le prochain numéro et ce pendant vous assiègera de ses assiduités obsédantes: perdre l'article, l'auteur convaincu que "sa petite chanson vous amuse, s'en va vous la recommencer": il faut publier, au risque de passer pour imbéciles, mais s'il se pouvait que ce calice s'éloigne... Douc.*»

EN GARDE

(c'est le titre)

Nos griffes vont le ressaisir,
Ame aux errances condamnée.
Car nous sommes la Destinée!
— Mais, je criai de mon rocher:
«*A tous, je défends d'approcher!*»
Par la lucarne qui terrifie,
Par ce flambeau, je vous défie.
Arrière, troupeau détesté,
Mon Destin, c'est ma Volonté!

(MIRVANA DE SHURE)

(Moins la ponctuation, c'est l'épigraphie.)

Coincidence heureuse ou malheureuse, à votre goût, lecteurs, j'avais les 4 (sic) numéros de l'«*Etudiant*», sur ma table, au moment même où j'ai lu ces vers, et une foule d'idées ont suivi. (L'auteur ne se contente pas d'avoir, comme vous ou moi, quand cela nous arrive, une ou quelques idées, mais elles lui surgissent en foule). Me permettez-vous de les lire (mais, c'est une aubaine)?

Voilà, me dis-je, des vers qui conviennent à merveille à notre journal: l'«*Etudiant*» de fait est bel et bien dans les griffes du destin (ce qui ne l'empêche pas de tirer le diable par la queue, avis aux abonnés), il est une âme aux errances condamnée (pourquoi ne pas le traiter tout de suite d'individu?). J'ai bien peur, et en être réduit à servir à son public si lettré et fort bien un long extrait de chinois (une compilation peut-être de notes de buanderie) n'est pas déjà une infamante condamnation (encore un qui comprend l'humour)? — Je ne connais pas Phu Zil — et il y gagnerait à se faire connaître hors des bordures de ce genre. — je lui demande toutefois, ouvertement et sans rancune, (que vous êtes magnanime!) de ne plus renouveler son exploit, soit dit en passant, j'ai appris depuis, qu'il était capable de faire mieux, beaucoup mieux même, sous un autre nom (tiens! tiens! connaît, connaît pas). Quant à Rikan, passons outre: quand on a écrit Blondes folles, Cailloux et Fleurs de Fumier, et puis Nocturne, on doit être incorrigible, mais sait-on jamais, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et même en fait de preuves — répétées, — j'attends encore un bon mouvement de sa part.

Mon but n'est pas de critiquer et violenter (oh! oh!) même, des confrères, des amis peut-être, il est tout autre et je ne leur jeterais pas ce petit caillou (épais et lourd comme une brique, entre nous) s'il était destiné à jeter du froid (un caillou qui jette du froid? !...), brouiller la limpidité de la source universitaire (image d'Epinal...), non, il est tout autre; c'est de réveiller, s'il est possible encore, tous les bons étudiants, qui dorment, après m'être éveillé moi-même (pas possible! il a encore le cauchemar), au son discordant de ces morceaux «*bebêtes*» (c'est peut-être une de sa «*foule*» d'idées) et qui nous fait un tort considérable à tous les points de vue.

Certes, il y a de très bons articles, mais pourquoi ne sont-ils pas tous de la

même lignée? Dans une famille, on ne peut exiger que tous les enfants aient les cheveux de la même couleur, ni même le teint frais et rosé (ni même du même père), mais, est-ce trop demander qu'ils soient d'une propreté irréprochable et décentement vêtus?

Souvenons-nous en, le bon goût a toujours sa place (deuxième de sa «*foule*»), et à ceux qui se targuent d'originalité, il conviendrait peut-être de rappeler que de nos temps, la vraie originalité consiste à ne pas chercher à en avoir ou on risque de manquer son coup (quel chef d'école! !): ne chassons pas le naturel, il revient au galop! (très neuf, très neuf!) Je ne vais pas demander à ceux qui écrivent, dans le journal, de nous donner des chefs-d'œuvre, mon ambition ne va pas jusque là, moi-même, je n'en serais pas capable (qui pourrait s'en douter?), mais ce à quoi tout lecteur a droit de s'attendre, c'est que tous les articles aient un cachet de distinction auquel tous les étudiants peuvent parvenir en y mettant de la bonne volonté.

D'ailleurs les sujets ne manquent pas et tous les étudiants devraient écrire. Un journal comme le nôtre, ce doit être un peu de notre vie à nous-même, de notre âme, de nos aspirations à la vie toujours plus large et utile pour nous et nos semblables. (Merci!)

La Fédération universitaire commence à pousser chez nous (finis donc de pousser, Baptiste!), on sent que l'âme universitaire ouvre les yeux, prend conscience d'elle-même, bat des ailes, mais, (mê é é é é) l'horizon lui est fermé, il lui faut un organe plus puissant pour se faire apprécier au dedans, connaître et respecter au dehors. Notre journal seul peut nous constituer ce «*Diplômé idéal*», (Gagnon est «*cu'sinier idéal*»: ça, c'est une annonce) et il importe de l'entourer de tous nos soins. Qu'on ne se fie pas aux apparences, notre journal aurait beau être un roi qu'il ne saurait résister aux coups de la critique. Notre St. Laurent en a contenu sur ses rives de ces rochers qui orgueilleux défiaient le temps. Peu à peu, ils ont perdu de leur assurance, ils se sont appesantis sur leurs bases croûtantes (un rocher qui s'appesantit! Vous voyez ça d'ici), ont baissé et baissé, et un beau jour, il en est resté un peu de sable que vient laver l'eau de la mer (sans commentaires). Avec le journal, a dit quelqu'un, on peut tout faire, (quand le papier est bon) et nous en avons la preuve tous les jours, il nous importe donc de faire le nôtre, le plus beau, le plus digne possible: de la sorte s'affirmera ce que j'oserai appeler notre «*civilisation universitaire*» et ainsi montera toujours de plus en plus haut l'Étoile du Laval.

Et le journal en créant à notre corps universitaire une personnalité évidente à tous, aimé et respecté, sera une nouvelle preuve de la force immense développée par l'union des cœurs et des bonnes volontés, et il pourra redire à tous ceux qui veulent parvenir après être arrivé lui-même au haut sommet porté par tous les bras «*Mon Destin, c'est ma Volonté!*»

MITRAILLE.

Je jure solennellement, devant Rikan, bourgeois, domicilié momentanément au refuge Meurling, n'avoir ni ajouté, ni supprimé une faute de logique, de syntaxe, d'orthographe, de ponctuation au chef-d'œuvre du dit Mitraïlle.

En foi de quoi, je signe, tout exténué d'avoir joué des coudes dans la «*foule d'idées*», d'avoir lu, recopié, annoté le dit chef-d'œuvre du dit Mitraïlle.

Je lègue ma plume à Phu-Zil, mon dictionnaire à Pointe-Sèche, et le reste de mes biens au Clou.

GRENADE-A-MAIN.

La semaine prochaine

Nous publierons la réponse de M. Jules Fournier à notre enquête sur la question scolaire ontarienne.

SUR CE QUI PRECEDE (1)

Ainsi donc, voilà comme ces Français, ces Français exceptionnels — il faut le dire — que sont MM. Brioux et Genin auront compris et reconnu notre dévouement! Comme le dit si bien M. le juge LeBeuf, ce serait à n'y pas croire, si malheureusement les faits n'étaient là...

Au moment qu'arrivait à Montréal M. Brioux — qui de nos lecteurs l'ignore? — il y avait bien trois mois que s'épanouissait, d'un bout à l'autre du Canada français, cet admirable mouvement de l'Aide à la France qui ne devait pas rapporter, pour les soldats français et leurs familles, moins de quelques centaines de mille envois en nature, sans compter les dons en argent. Tous, riches et pauvres — et plutôt pauvres que riches, — nous avions pour cette oeuvre donné sans compter. Les régions les moins fortunées, depuis les paroisses perdues de l'Acadie jusqu'aux concessions les plus reculées du Nord-Ontario, avaient souscrit pour la France tout le possible, et même au delà du possible. De pauvres familles elles-mêmes menacées de la misère, de pauvres veuves, de pauvres enfants s'étaient — comme on a pu d'ailleurs le lire déjà dans tous les journaux — s'étaient privés pour la France jusque du nécessaire.

— M. Brioux, vous disiez-vous, M. Brioux, l'auteur de la Lettre au soldat qui n'en reçoit point, M. Brioux, ce patriote attendri qui nous parlait au Monument National, avec des trémolos dans la gorge, de ses «*chers soldats*» tant éprouvés, et de ses «*chers familles françaises*» tant éprouvées, M. Brioux sans doute ne pourra rester insensible à de telles manifestations de sympathie française. Il fera lui aussi sa part pour leur venir en aide, à ces malheureux soldats, à ces infortunées familles...

Que vous dites! pour parler le langage du loupier, et qu'il vous aurait fallu être malavisé pour juger autrement M. Brioux! Non seulement, en effet, cet homme distingué daigna-t-il faire chez nous une conférence au bénéfice de la France, mais encore, cette conférence, combien se la fit-il payer? Vous le savez, messieurs, lui qui, en France, pour des travaux de ce genre, toucha des foyers jusqu'à 200 francs (840) par soirée, il voulut bien se contenter, à Montréal et parlant pour une oeuvre de charité, — de charité française, — de 1,000 francs (8200) pour un soir.

\$200 pris, il est vrai, à même les fonds destinés à ses «*chers soldats*», mais n'importe... En vérité, n'est-ce pas admirable?

Que vous dites!

x x x

Or, ce soir-là, au Club Saint-Denis, M. Genin, s'adressant à M. Brioux, lui dit:

— Mon cher compatriote (souffrez, illustre maître, que je vous appelle ainsi), mon cher compatriote, j'ai bien l'honneur de vous offrir, tout modestement, une petite coupe de champagne. Je ne suis pas riche, voyez-vous, mais c'est bien le moins que je puisse faire pour un hôte tel que vous.

Le «*cher compatriote*» daigna sourire, acquiesçant.

Et c'est pourquoi l'Alliance Française de Montréal a dû payer à M. Genin, — pour cette coupe de champagne offerte par M. Genin, personnellement, à M. Brioux, — quelque dix ou douze dollars.

— Allons, ne nous gênons pas, hein! Après tout, c'est-il pas nous qui sommes les princesses?

x x x

A Saint-Vincent-de-Paul, tous les journaux l'ont-ils assez annoncé! ce fut M. Wenceslas Lévesque, député de Laval, qui reçut le royaume, d'ailleurs, paraît-il, et, paraît-il aussi, sans demander l'écot — M. Brioux accompagné de M. Genin.

(1) Sur une lettre de M. le juge LeBeuf.—Note de l'«*Etudiant*».

N'empêche que, pour cette visite à Saint-Vincent-de-Paul, M. Genin, l'autre somaine, osa bien réclamer à l'Alliance Française la bagatelle de \$85.

— \$85! s'écriait devant ses collègues, à la réunion dont il est plus haut parlé, M. le juge LeBeuf. — \$85! y pensez-vous? Mais y avait-il des femmes??!! (textuel).

Question indiscrète, à notre avis, et encore plus injuste, à la fois pour M. Genin et son «*illustre*» ami... Mais pourquoi diable, aussi, ce fichu Genin alla-t-il bien demander ces \$85?

Borné dans sa nature — oh combien! — serait-il (pardon, ô Lamartine!) serait-il également infini dans ses vœux? Il finira par nous le faire croire.

\$85 pour une promenade à Saint-Vincent-de-Paul, et sans compter l'hospitalité de Wenceslas! Baste! Pas étonnant qu'après cela MM. Brioux et Genin aient eu chacun une indigestion de deux jours. (Soit dit sans reproche, M. Genin, par la suite, s'en est-il assez vanté! Attrapper une indigestion en compagnie d'un académicien, voyez-vous, mong bong, cela n'est pas donné à tout le monde!)

x x x

Un autre incident de cette séance du 11 janvier, à l'Alliance Française.

Il ne s'agit plus cette fois d'un attentat contre les fonds destinés aux soldats français, mais bien seulement d'une entreprise commerciale visant la bourse de quelques Canadiens.

Un directeur de l'Alliance s'étant dernièrement vu conférer une distinction du gouvernement de la République, M. Genin, ce bon apôtre, faisait tout simplement proposer, par un sien ami, que les collègues du nouveau décoré se cotisassent (sic!) pour lui offrir, en témoignage d'estime, admiration, etc., un insigne acheté de qui... devinez!

— Parbleu! dites-vous, mais de M. Genin lui-même...

Vous parlez au diable! En effet, M. Genin prétendait avoir acquis jadis, par la plus extraordinaire des chances, un insigne. — un véritable bijou, un merveille! — dont il avait bien toujours entendu ne jamais se départir... Toutefois, vu les circonstances et son dévouement à l'Alliance, il voulait bien le céder, cet insigne, pour une bagatelle... moins que le prix coûtant... \$75... Entre amis, voyez-vous!...

Et la chose allait passer comme une lettre à la poste, lorsque tout à coup, M. Philippe Hébert, très tranquillement, déclara:

— Si vous plaît, moi, je vous en achèterai un pareil, quand vous voudrez, pour \$35. Je sais exactement ce que cela vaut.

Sur quoi, éclat de rire général parmi les graves directeurs.

Ah! ce pauvre Genin et son insigne... Mais soyez tranquilles: vous verrez qu'il finira bien par le placer: ailleurs! — toujours au plus grand profit des oeuvres françaises.

Soyez tranquilles...

Jules FOURNIER.

(De l'Action)

PROTESTATION

Tous ont lu la protestation de «*Mittraïlle*». Nous ne voulons pas nous prononcer sur les idées de ce distingué critique. Nous pourrions lui faire remarquer qu'il n'entend rien à la fumisterie, à l'ironie, à l'originalité...

Nous n'en ferons rien faire cependant. Contentons-nous de souligner le manque de goût renversant que révèle son style.

C'est évident, «*Mittraïlle*» n'a pas de goût et il est «*piéd, piéd!*» Mais gageons que ce «*piéd*» n'a même pas le goût de se chauffer chez Dussault, le bottier esthète si estimé de tous les gens de goût...